

Juliette Favez-Boutonnier

Ce texte est extrait d'un cours donné en Sorbonne en 1966 par Mme le Professeur Favez-Boutonnier, consacré à « L'imagination » et publié à l'époque par le Centre de Documentation pédagogique universitaire de La Sorbonne.

L'auteur qui a peut-être le plus contribué à développer cette conception n'est pas un psychologue, c'est un philosophe qui a été d'abord, lui aussi, un logicien, c'est Gaston Bachelard. C'est dans l'œuvre de Bachelard qu'on trouve une théorie de l'imagination qui peut paraître imprévue, étant donné le point de départ de sa philosophie.

Quand j'avais pensé, l'an dernier, à ce cours sur l'imagination, je savais bien que je vous parlerais de l'œuvre de Bachelard cette année. Je n'avais pas pensé que cette année serait aussi celle où nous avons dû déplorer sa mort, et qu'en même temps ce serait donc une sorte d'hommage rétrospectif à cette œuvre que j'aurais à vous apporter.

Comment Bachelard, qui n'était pas du tout un psychologue, est-il arrivé à écrire des ouvrages sur l'imagination qui font ou feront école ? Son point de départ est la science, la science mathématique et la science physique, où il avait acquis des titres et une compétence qui lui permettaient de connaître en spécialiste les théories les plus modernes, notamment la théorie de la relativité. L'un de ses ouvrages les plus célèbres, *Le nouvel esprit scientifique*, expose des idées très originales sur la science contemporaine.

Ensuite il s'est tourné vers l'histoire des sciences en cherchant comment la science moderne était arrivée à ce point crucial, à ce point de mutation, où il la voyait. Il avait l'impression qu'il y a actuellement une révolution dans l'esprit scientifique, une rupture, une mutation, qui font que la science physique n'est pas la simple continuation de la science antérieure. Il a cherché alors les origines de l'esprit scientifique.

En même temps il était très intéressé (car c'était un esprit très curieux, ouvert et sans préjugés) par les publications psychanalytiques qui lui paraissaient correspondre aussi à cette espèce de mutation, des connaissances de nouveauté totale, dont il estimait que le début de ce siècle avait le privilège. En somme la psychanalyse lui paraissait apporter dans le domaine psychologique l'équivalent de cette

nouveauté qu'il trouvait dans le domaine des sciences. Mais il s'y intéressait en lecteur. Il n'a jamais connu la psychanalyse autrement que par les lectures qu'il faisait, et ultérieurement quelques conversations avec des psychanalystes. Bachelard était un grand lecteur. En étudiant les origines de l'esprit scientifique, il a lu des quantités de livres du 16e, du 17e et du 18e siècles, sur la physique, sur l'alchimie, etc... Bachelard a été sensible à tout ce rebut qui est laissé de côté par la science quand elle se développe, ce foisonnement extraordinaire d'écrits sur des thèmes dont il ne reste plus rien.

Un exemple notamment : le phlogistique était le principe sur lequel les alchimistes et les chimistes ont longtemps travaillé avant Lavoisier et avant la révolution qui a abouti à la constitution de la chimie à l'époque moderne. Le phlogistique, c'était le principe du feu. Ce qui intéressait, c'était le feu qu'on voyait apparaître dans certaines opérations chimiques, le feu qui a été aussi une découverte formidable de l'humanité. Il y a toute une histoire où l'humanité ne possédait pas le feu et on peut se représenter ce qu'a pu être pour l'homme la découverte du feu (mythe de Prométhée). On a cherché partout ce principe du feu. Il semblait que c'était cela qu'on devait arriver à connaître. Quel a été le progrès de la chimie ? Abandonner complètement tout cela.

Justement l'un des premiers travaux consacrés par Bachelard à l'imagination a été *La Psychanalyse du feu* (1938). Dans *La psychanalyse du feu* Bachelard est encore très près de sa position épistémologique. Il met en épigraphe une phrase de Paul Eluard : « Il ne faut pas voir la réalité telle que je suis », c'est-à-dire qu'il met en garde contre le subjectif qui s'introduirait dans la réalité. « Il suffit que nous parlions d'un objet pour nous croire objectifs. Mais par notre premier choix l'objet nous désigne plus que nous ne le désignons. Et ce que nous croyons, nos pensées fondamentales sur le monde, sont souvent des confidences sur la jeunesse de notre esprit. Parfois nous nous émerveillons devant un objet élu. Nous accumulons les hypothèses et les rêveries ; nous formons ainsi des convictions qui ont l'apparence d'un savoir. Mais la source initiale est impure : l'évidence première n'est pas une vérité fondamentale. En fait, l'objectivité scientifique n'est possible que si l'on a d'abord rompu avec l'objet immédiat, si l'on a refusé la séduction du premier choix, si l'on a arrêté et contredit les pensées qui naissent de la première observation. Toute objectivité, dûment vérifiée, dément le premier contact avec l'objet. Elle doit d'abord tout critiquer : la sensation, le sens commun, la pratique même la plus constante, l'étymologie enfin, car le verbe, qui est fait pour chanter et séduire, rencontre rarement la pensée. Loin de s'émerveiller, la pensée objective doit ironiser ». (pp. 9-10).

Ceci rejoint d'autres ouvrages de Bachelard, notamment *La philosophie du non*. Il a toujours considéré que la science est faite d'une espèce d'épuration, si on peut dire, de l'expérience première.

Continuons la citation : « Sans cette vigilance malveillante, nous ne prendrons jamais une attitude vraiment objective ». Il faudrait donc penser que cette vigilance

malveillante est le fond de la science ? Et Bachelard continue : « S'il s'agit d'examiner des hommes, des égaux, des frères, la sympathie est le fond de la méthode. Mais devant ce monde inerte qui ne vit pas de notre vie, qui ne souffre d'aucune de nos peines et que n'exalte aucune de nos joies, nous devons arrêter toutes les expansions, nous devons brimer notre personne. Les axes de la poésie et de la science sont d'abord inverses. Tout ce que peut espérer la philosophie, c'est de rendre la poésie et la science complémentaires, de les unir comme deux contraires bien faits. Il faut donc opposer à l'esprit poétique expansif, l'esprit scientifique taciturne pour lequel l'antipathie préalable est une saine précaution » (p. 10).

Ceci pose un problème pour la psychologie scientifique. Car si la science et la poésie sont complémentaires, si l'une est fondée sur la sympathie et l'autre sur l'antipathie préalable, vous voyez comment la psychologie peut se trouver déchirée entre deux tendances, ce qui peut vous expliquer bien des querelles interminables au sein même de la psychologie.

En ce qui concerne Bachelard et sa position, vous voyez qu'il n'a jamais renié son intérêt pour la science. Mais il était au fond extrêmement attiré par les sciences humaines.

Il s'est alors engagé dans une recherche d'un autre aspect du monde, que la science laisse échapper. Il a cherché à saisir le monde humain à travers ce qui lui était accessible le plus facilement, c'est-à-dire la poésie et l'art, mais surtout la poésie dont il a fait la base de son étude.

Voici ce qu'il dit à propos du feu : « Nous allons étudier un problème où l'attitude objective n'a jamais pu se réaliser, où la séduction première est si définitive qu'elle déforme encore les esprits les plus droits et qu'elle les ramène toujours au bercail poétique où les rêveries remplacent la pensée, où les poèmes cachent les théorèmes ». C'est le problème psychologique posé par nos convictions sur le feu. « Le feu », dit-il ensuite, « n'est plus un objet scientifique ». La science a fini de s'intéresser au feu, mais le feu continue d'exister et continue à poser à l'être humain des problèmes. C'est toujours un objet, mais plus un objet scientifique.

Il reste un objet naturel, et un savant de l'ère atomique peut très bien retrouver, devant des bûches qui brûlent dans un foyer, la pente d'une rêverie naturelle, parce que c'est une pente humaine que la science n'a pas détruite. Elle a abandonné simplement ce chemin, elle a abandonné le feu au poète.

M. Bachelard écrit (p. 14) : « Les conditions anciennes de la rêverie ne sont pas éliminées par la formation scientifique contemporaine. Le savant lui-même, quand il quitte son métier, retourne aux valorisations primitives... La rêverie reprend sans cesse les thèmes primitifs, travaille sans cesse comme une âme primitive ».

Dans *La Psychanalyse du Feu*, le but est ambigu. M. Bachelard dit (p. 16) qu'il faut « expliciter les séductions qui faussent les inductions ». Les inductions : démarche scientifique ; les déductions : démarche poétique. Il s'agit d'épurer, de ne

pas se laisser prendre au piège des démarches poétiques. Et son but est plutôt une espèce d'épuration en vue de la science. Il écrit (p. 18) : « Il faut que chacun détruise plus soigneusement encore que ses phobies, ses "philies", ses complaisances pour les intuitions premières ». Il construit le terme "philie" par symétrie avec le terme "phobie". Tout au long de l'ouvrage il va décrire ces espèces de philies de l'homme pour le feu et cette espèce de complaisance qui fait que le feu nous enchante dans une rêverie à laquelle on n'échappe pas.

Tout en nous disant que cette épuration est nécessaire, M. Bachelard écrit (p. 46) : « Le rêve est plus fort que l'expérience ». Donc ce qui pour la reconnaissance objective est factice, reste réel et actif pour les rêveries inconscientes. P. 125 : « Plus que la volonté, plus que l'élan vital, l'imagination est la force même de la production psychique. Psychiquement, nous sommes créés par notre rêverie ».

Ainsi on pourrait dire qu'au fur et à mesure qu'il nous invite à ne pas nous laisser emprisonner par nos "philies", par la séduction des rêveries primitives, lui-même s'y enfonce. En les dénonçant (le jeu est dangereux), il s'y complait.

Il s'y complait tellement que, dans l'ouvrage suivant de cette sorte de fresque (le feu, l'air et la terre), dans *L'Eau et les Rêves* (publié en 1942), nous le voyons ayant pris tout à fait position pour affirmer la valeur positive, et non plus seulement le côté un peu suspect de l'imagination. Nous lisons (p. 23 de ce livre) : « L'imagination est la faculté de former des images qui dépassent la réalité, qui chantent la réalité ». Il s'élèvera ultérieurement d'une façon constante contre cette idée que l'imagination pourrait être simplement quelque chose qui s'inspire de la réalité. L'imagination dépasse la réalité. « Elle est une faculté de surhumanité. Un homme est un homme dans la proportion où il est un surhomme », c'est-à-dire tendant à « dépasser l'humaine condition ». C'est l'imagination qui lui permet ce dépassement.

Dans *L'Eau et les Rêves*, il insiste sur le fait que l'imagination a néanmoins besoin d'une matière. Et cette matière qu'elle a l'air d'emprunter à la réalité, c'est en fait une matière qu'elle crée à partir de la réalité. Il y a quand même création. Et on peut se laisser duper par le fait que l'imagination a l'air de s'alimenter de la matière. Mais en fait cette matière dont elle paraît se nourrir, c'est une matière imaginaire. C'est quelque chose qu'elle crée, mais en cherchant de préférence à s'alimenter dans tel ou tel aspect de la perception. C'est ainsi qu'il y a des types d'imagination, des tempéraments philosophiques, dit Bachelard, qui choisissent leur matière dans l'un des quatre éléments depuis si longtemps décrits par les philosophes : l'eau, le feu, l'air et la terre.

Nous avons vu que chez Sartre le mot "imageant" revient très souvent. Le mot de Bachelard, c'est "imaginant". Pour lui "imaginant", "imagine" sont les adjectifs essentiels de l'imagination. D'après lui les images ne sont pas toutes imaginées. Il y a des images qui sont des reproductions. L'imagination reproductive, pour lui, n'est pas vraiment l'imagination. C'est un piège auquel se prend l'imagination. Il

écrit dans *L'Air et les Songes* (publié en 1943 chez J. Corti) : « L'image habituelle arête les forces imaginantes. L'image apprise dans les livres, surveillée et critiquée par les professeurs, bloque l'imagination » (p. 19).

Dans *L'Air et les Songes*, il y a une page (p. 7) très significative. Bachelard écrit : « Comme beaucoup de problèmes psychologiques, les recherches sur l'imagination sont troublées par la fausse lumière de l'étymologie. On veut toujours que l'imagination soit la faculté de *former* des images. Or elle est plutôt la faculté de *déformer* les images fournies par la perception, elle est surtout la faculté de nous libérer des images premières, de *changer* les images. S'il n'y a pas changement d'images, union inattendue des images, il n'y a pas imagination, il n'y a pas *d'action imaginante*. Si une image présente ne fait pas penser à une image *absente*, si une image occasionnelle ne détermine pas une prodigalité d'images aberrantes, une explosion d'images, il n'y a pas imagination. Il y a perception, souvenir d'une perception, mémoire familière, habitude des couleurs et des formes. Le vocable fondamental qui correspond à l'imagination, ce n'est pas *image*, c'est *imaginaire*. La valeur d'une image se mesure à l'étendue de son auréole *imaginaire*. Grâce à *l'imaginaire*, l'imagination est essentiellement *ouverte, évasive*. Elle est dans le psychisme humain l'expérience même de *l'ouverture*, l'expérience même de la *nouveauté* ». Un peu plus loin : « Percevoir et imaginer sont aussi antithétiques que présence et absence ».

Sartre a dit aussi qu'on imagine quand l'objet est absent. Mais alors que Sartre s'oriente vers cette affirmation que « l'imagination c'est le monde nié d'un certain point de vue », Bachelard soutient qu'imaginer, c'est créer le monde, et que c'est un monde nouveau qui apparaît dans l'imaginaire. Il écrit (l.c.p.10) : « Imaginer c'est s'absenter, c'est s'élaner vers une vie nouvelle ». Ce qui lui paraît le plus intéressant, c'est ce processus par lequel on quitte le réel pour aller vers l'imaginaire. L'imagination c'est essentiellement ce mouvement. L'imagination ne reste pas fixée à ce qui est donné. Elle ne reste pas immobile. Elle part du réel comme d'un tremplin, mais elle va plus loin.

Il y insiste particulièrement dans l'ouvrage *L'Air et les Songes*, puisqu'il est, là, dans ce domaine où l'imagination est particulièrement mobile. Qu'y a-t-il de plus mobile que l'air ? Et les poètes ou les philosophes que leur tempérament pousse à chercher leurs images ou leur inspiration au niveau de cet élément qu'est l'air, seront particulièrement ceux qui mettront l'accent sur la mobilité des images. Page 11 : « Le vrai voyage de l'imagination c'est le voyage au pays de l'imaginaire, dans le domaine même de l'imaginaire. Nous n'entendons pas par là une de ces utopies qui se donne *tout d'un coup* un paradis ou un enfer, une Atlantide ou une Thébaïde. C'est le trajet qui nous intéresserait et c'est le séjour qu'on nous décrit. Or ce que nous voulons examiner dans cet ouvrage c'est vraiment l'immanence de l'imaginaire au réel, c'est le trajet *continu* du réel à l'imaginaire. Il cite ici un esthéticien, Benjamin Fondane : « D'abord, l'objet n'est pas réel, mais un *bon conducteur* de réel ». Ainsi l'imagination ne touche au réel que pour le quitter.

Page 14, il affirme la valeur de l'attitude qui consiste à s'échapper du réel. C'est cette attitude qu'il appelle la *fonction de l'irréel* qui est une fonction nécessaire. Bachelard écrit : « Un être privé de la *fonction de l'irréel* est un névrosé aussi bien que l'être privé de la *fonction du réel*. On peut dire qu'un trouble de la fonction de l'irréel retentit sur la fonction du réel. Si la fonction *d'ouverture*, qui est proprement la fonction de l'imagination, se fait mal, la perception elle-même reste obtuse. On devra donc trouver une filiation régulière du réel à l'imaginaire ». Cette filiation du réel à l'imaginaire, nous la trouverons, suivant les esprits, s'appuyant sur tel ou tel élément. C'est pourquoi l'imagination est une imagination matérielle, dira-t-il. L'imagination qui s'évade du réel, s'en évade en utilisant un aspect du réel qui n'est pas un objet, mais qui est déjà un au-delà de l'objet, lui-même caractérisé par son appartenance à l'un ou à l'autre des quatre éléments.

Dans *La terre et les rêveries de la volonté* et *La terre et les rêveries du repos*, ouvrages parus successivement (c'est un seul ouvrage en fait), en 1948, l'importance accordée à la terre peut s'expliquer par le fait que le contact avec la matière proprement dite paraît plus manifeste avec la terre qu'avec l'air ou le feu qui sont quasi immatériels. Elle peut s'expliquer aussi sans doute par le fait que la pensée de l'auteur a mûri et que les prolongements de toute cette recherche autour des images l'entraînent beaucoup plus loin que la poésie. Ici, il y a un aspect de ce qu'est l'intervention de l'imagination matérielle dans le travail, dans l'outil qui est inventé en utilisant ses données matérielles. C'est peut-être à ce niveau qu'on trouverait, si on voulait la rechercher, l'articulation entre les origines de la pensée poétique et de la pensée scientifique. Nous retiendrons seulement ce qui nous intéresse.

À la page 3 de l'ouvrage *La terre et les rêveries de la volonté*, nous voyons s'explicitier la théorie de Bachelard sur l'imagination. Il cite Baudelaire qui dit : « Plus la matière est en apparence positive et solide, plus la besogne de l'imagination est subtile et laborieuse ». La fonction de l'image apparaît ici plus difficile à mettre en évidence.

Bachelard écrit (p. 3) : « En somme, avec l'imagination de la matière *terrestre*, notre long débat sur la fonction de l'image se ranime et cette fois notre adversaire a des arguments innombrables, sa thèse semble imbattable : pour la philosophie réaliste comme pour le commun des psychologues, c'est la *perception* des images qui détermine les processus de l'imagination. Pour eux, on voit les choses d'abord, on les imagine ensuite ; on combine, par l'imagination, des fragments du réel perçu, des souvenirs du réel vécu, mais on ne saurait atteindre le règne d'une imagination foncièrement créatrice. Pour richement combiner, il faut avoir beaucoup vu... Nous allons cependant occuper le présent ouvrage à réfuter cette doctrine nette et claire et à essayer, sur le terrain qui nous est plus défavorable, d'établir une thèse qui affirme le caractère primitif, le caractère psychiquement fondamental de l'imagination créatrice. Autrement dit, pour nous, l'image perçue et l'image créée sont deux instances psychiquement très différentes et il faudrait un mot spécial pour désigner *l'image imaginée*. Tout ce qu'on dit dans les manuels sur l'imagination re-

productrice doit être mis au compte de la perception et de la mémoire. L'imagination créatrice a de tout autres fonctions que celles de l'imagination reproductrice. À elle appartient cette fonction de l'irréel qui est psychiquement aussi utile que la fonction du réel si souvent évoquée par les psychologues pour caractériser l'adaptation d'un esprit à une réalité estampillée par les valeurs sociales ».

Ainsi, au niveau même de la perception, si on veut percevoir correctement, il y a déjà une fonction de l'irréel qui est à l'œuvre en même temps que la fonction du réel. Bachelard continue : (p. 4) « ... quand le réel est là, dans toute sa force, dans toute sa matière terrestre, on peut croire facilement que *la fonction du réel* écarte *la fonction* de l'irréel. On oublie alors les pulsions inconscientes, les forces onitiques qui s'épanchent sans cesse dans la vie consciente. Il nous faudra donc redoubler d'attention si nous voulons découvrir l'activité prospective des images, si nous voulons placer l'image en avant même de la perception, comme une aventure de la perception ».

Du point de vue psychologique nous reconnaissons ici un domaine de la psychologie dans lequel cette "aventure de la perception" est mise en évidence dans des situations privilégiées. C'est le domaine des méthodes projectives. Grâce aux méthodes projectives on se rend compte qu'il n'y a pas de perceptions qui ne soient plus ou moins déjà informées par des images, qui sont "prospectives", c'est-à-dire qui vont au-devant du perçu.

Nous lisons dans le même ouvrage (p. 5) : « Le psychisme humain se formule primitivement en images ». Mais ces images sont donc de deux sortes. Dans ce que nous appelons image, il y a un mélange de spontanéité créatrice venant de l'imagination créatrice déjà en œuvre au niveau de la perception, et de capacité de soumission au réel, de réception d'un message venu du réel et qui est vraiment la perception. Mais les deux choses sont étroitement mélangées. La spontanéité créatrice de l'imagination peut être soulignée à travers tous ces ouvrages de M. Bachelard où l'imagination nous apparaît comme une espèce de gaspillage psychique, d'exubérance de formes, qui pourrait rappeler le gaspillage de la vie si souvent souligné par les biologistes. C'est surtout au moment où il y a reproduction, création, qu'on a l'impression d'un gaspillage, d'une exubérance de formes produites, pour aboutir à une création, en effet, mais qui est quelque chose de minime par rapport à tout ce qui est produit (cf. le pollen des fleurs).

Pourtant le gaspillage a peut-être un rôle : M. Bachelard écrit (p. 76) : « L'image vit d'un besoin positif d'imaginer. Mais il faut montrer beaucoup pour cacher peu ». L'image peut servir dialectiquement à cacher et à montrer. Les psychanalystes l'ont quelquefois décrite comme une manière d'exprimer quelque chose qu'on n'a pas le droit de dire. Le gaspillage d'images du rêve peut correspondre à un désir refoulé. Et ce désir, au lieu de s'exprimer purement et simplement par quelques mots, va donner lieu à une série de cauchemars ou de rêves. Il y a donc là une disproportion : on montrerait beaucoup pour cacher peu.

« ... et c'est du côté de cette montre prodigieuse que nous avons à étudier l'imagination. Et en particulier la vie littéraire est parure, ostentation, exubérance. Elle se développe sans arrêt dans le monde de la métaphore ». Ici, Bachelard paraît encore très influencé par les théories psychanalytiques, dont relève cette sorte d'explication : il faut montrer beaucoup pour cacher peu. Plus loin, il va insister sur une autre manière de dire la même chose : peut-être faut-il produire beaucoup pour arriver à faire exister peu. C'est-à-dire que ce gaspillage devra aboutir à une sélection. La qualité de l'imaginé doit entrer en ligne de compte.

Cette qualité de l'imaginé, nous la voyons évoquée dans *La terre et les rêveries du repos* (p. 80) : « Conformément à nos thèses générales, il nous faut poser le problème de la valeur imaginaire de la qualité ». Nous aimons ou nous n'aimons pas les images. Suivant que nous les apprécions ou ne les apprécions pas, nous leur accordons un droit à l'existence plus ou moins marqué et nous leur donnons en somme une possibilité plus ou moins grande d'exister.

« On peut alors formuler, dit M. Bachelard (p. 81), une révolution copernicienne de l'imagination, en se limitant soigneusement au problème psychologique des qualités imaginées : au lieu de chercher la qualité dans le tout de l'objet, comme le signe profond de la substance, il faudra la chercher dans l'adhésion totale du sujet qui s'engage à fond dans ce qu'il imagine ». Et ceci rendra compte à la fois de l'exubérance des images et de la qualité imaginaire : « La cause réelle du flux d'images, c'est vraiment la cause imaginée ; pour nous servir de la dualité des fonctions que nous avons invoquée dans des livres précédents, nous dirions volontiers que la fonction de l'irréel est la fonction qui dynamise vraiment le psychisme, tandis que la fonction du réel est une fonction d'arrêt, une fonction d'inhibition, une fonction qui réduit les images de manière à leur donner simple valeur de signe. On voit donc bien qu'à côté des données immédiates de la sensation il faut considérer les apports immédiats de l'imagination... Pour une conscience qui s'exprime, le premier bien c'est une image et cette image a ses grandes valeurs dans son expression même » (l.c.p. 82).

Ainsi nous retrouvons l'image au sein même de la conscience comme le moment privilégié où cette conscience arrive à s'exprimer. L'intention peut-être initiale de la conscience est dans son existence et son expression. C'est à travers l'image qu'elle s'exprime le mieux. La conscience la plus totale est sans doute obtenue non pas dans une réalité où la conscience s'aliène, mais dans une réalité où elle s'exprime. Et c'est donc dans le moment créateur de l'image que la conscience s'exprime à son maximum. D'ailleurs comme il y a création non seulement dans la poésie, mais dans la science, on peut dire que les moments privilégiés de l'existence où l'être se sent exister le plus complètement, ce sont les moments où il peut créer quelque chose qui l'exprime entièrement. Ceci, il peut l'obtenir dans la création d'une image poétique en donnant libre cours à une sorte de sensibilité qui se traduit dans ces images poétiques. Sans doute l'obtient-il aussi dans les moments de la création scientifique, moments plus rares, car cette création scientifique n'est accessible qu'à un très petit nombre d'individus. Dans la science il y a beaucoup

d'appelés et peu d'élus. Je veux dire qu'une invention scientifique proprement dite, c'est quelque chose qui se produit de loin en loin au cours des années, sinon des siècles. Il est bien probable que l'état de grâce de la création scientifique peut se rapprocher à certains égards de l'état de création de l'image ; mais la création scientifique a une portée objective, elle repose donc sur une information objective, sur une ascèse que n'a pas suivie l'imagination poétique. Il n'en est pas moins vrai qu'il y a là dans les deux cas, une sorte de plénitude de l'expression, d'adhésion totale donnant à l'image une qualité qui ne trompe pas.

M. Bachelard écrit (p. 91) : « ... le réalisme de l'imaginaire fond ensemble le sujet et l'objet ». C'est cet état privilégié qui constitue en quelque sorte le moment où le sujet et objet semblent ne faire qu'un. On le comprend au moment où l'imagination est vraiment créatrice. Mais à certains moments privilégiés même de la perception poétique, l'*Einfühlung*, cette espèce de sympathie décrite dans la compréhension esthétique, sujet et objet se retrouvent. Ils paraissent confondus, et la conscience d'exister peut être à ce moment à son maximum. Il n'y aurait pas d'existence possible sans une participation plus ou moins marquée de l'imagination, et de l'imagination créatrice. Si l'homme était entièrement soumis à recevoir du dehors de messages, il ne pourrait pas avoir le sentiment d'exister. C'est cette fusion du sujet et de l'objet, qui n'est possible que par la spontanéité de l'imagination, par la présence toujours latente des images dans la perception, qui arriverait à donner la conscience de l'existence. Il y a là une espèce dialectique entre la perception et l'imagination qui donne des quantités de situations diverses que Bachelard essaie de décrire. Par exemple il nous dira que nous rêvons rarement à ce qui est, nous rêvons à ce qui a été, à ce qui aurait dû être. Et lorsque nous faisons une description poétique, celle-ci correspond à des aspirations profondes qui déforment le réel.

Bachelard donne ici l'exemple de la maison onirique, la maison rêvée, la maison telle qu'elle est décrite par les poètes. C'est quelque chose qui est souvent très conventionnel, très artificiel, qui paraît ne pas correspondre du tout à une expérience vécue. Cette maison est peut-être plus importante pour nous que celle qui correspond à nos souvenirs. Il y a peu de gens actuellement qui ont une maison natale parce que les familles déménagent beaucoup. Néanmoins, cette maison natale correspond à quelque chose. Elle peut être décrite ou imaginée. « Elle correspond, dit Bachelard, à un besoin qui vient de plus loin... Elle répond à des inspirations inconscientes plus profondes, plus intimes, que le simple souci de protection, que la première chaleur gardée, que la première lumière protégée. La maison du souvenir, la maison natale est construite sur la crypte de la maison onirique. Dans la crypte est la racine, l'attachement, la profondeur, la plongée des rêves. Nous nous y «perdons». Elle a un infini. Nous y rêvons aussi comme à un désir, comme à une image... » (p. 98). Cette maison qui n'est pas réelle, peut correspondre à quelque chose qui est réel sur le plan de l'imaginaire.

Dans un ouvrage plus récent *La poétique de l'espace* (1957), Bachelard reprend en termes phénoménologiques (et en s'affranchissant de plus en plus des perspec-

tives psychanalytiques qui étaient présentes dans ses premiers ouvrages) les thèmes développés dans les quatre ou cinq livres dont je vous ai parlé. Il écrit dans cet ouvrage (p. 8) : « Les doctrines timidement causales comme la psychologie, ou fortement causales comme la psychanalyse, ne peuvent guère déterminer l'ontologie du poétique : une image poétique, rien ne la prépare, surtout pas la culture, dans le mode littéraire, surtout pas la perception, dans le mode psychologique. Nous en arrivons donc toujours à la même conclusion : la nouveauté essentielle de l'image poétique pose le problème de la créativité de l'être parlant. Par cette créativité, la conscience imaginante se trouve être, très simplement mais très purement, une origine. C'est à dégager cette valeur d'origine de diverses images poétiques que doit s'attacher, dans une étude de l'imagination, une phénoménologie de l'imagination poétique ».

Dire que ce qui fait l'essentiel de l'imagination, c'est de se présenter comme une origine... d'images, cela peut paraître une tautologie. Mais en fait c'est une réalité à laquelle nous devons souvent revenir, étant donné que quand les psychologues étudient l'imagination, on dirait qu'ils ont une tendance à perdre de vue cette capacité créatrice de l'imagination. Même la psychanalyse qui, à un moment donné, a pu paraître mettre l'accent sur tout ce qu'il y a de créateur dans l'imagination, s'est toujours efforcée ensuite d'expliquer, c'est-à-dire de retrouver sous les images de réalités permanentes, des complexes, que cette imagination chercherait à exprimer. C'est contre cette position de la psychanalyse que, dans *La poétique de l'espace*, M. Bachelard s'élève.

Il écrit (p. 16) : « L'imagination, dans ses vives actions, nous détache à la fois du passé et de la réalité. Elle ouvre sur l'avenir. À la *fonction du réel*, instruite par le passé, telle qu'elle s'est dégagee par la psychologie classique, il faut joindre *une fonction de l'irréel* tout aussi positive, comme nous nous sommes efforcés de l'établir dans des ouvrages antérieurs. Une infirmité du côté de la fonction de l'irréel entrave le psychisme producteur. Comment prévoir sans imaginer ? »

En effet la fonction de l'irréel est une fonction souvent entravée, souvent inhibée par les conditions de l'existence. La poésie est donc le secteur privilégié où M. Bachelard veut retrouver l'imagination. « Avec la poésie, écrit-il (p. 17), l'imagination se place dans la marge où précisément la fonction de l'irréel vient séduire ou inquiéter – toujours réveiller – l'être endormi dans ses automatismes ». Il défend ici le droit à une sublimation qui soit sublimation pure, c'est-à-dire pure production gratuite sans autre but qu'elle-même, sans autre but que créer. L'image est un dépassement de toutes les données de la sensibilité. La psychanalyse a eu le tort de transporter le débat dans un domaine où l'on perd de vue qu'il peut y avoir une sublimation pure, une sublimation qui n'est pas une manière d'être malheureux, comme dit M. Bachelard. Mais cette sublimation n'est qu'un jeu gratuit, et cependant nécessaire, par lequel l'être s'affirme comme étant capable de créer, et de créer pour créer. Cette affirmation de l'indépendance et de la gratuité de l'imagination est ce qui donne toute sa valeur à ce que M. Bachelard appelle la fonction

de l'irréel, fonction nécessaire à la vie psychologique, fonction dont l'inhibition peut créer une sorte de malheur de la conscience. Car si la conscience est privée de cette fonction de l'irréel, elle est certainement atteinte d'une inhibition qui peut entraver son fonctionnement.

Ceci rejoint, bien que M. Bachelard ne le signale pas, toutes sortes de thérapeutiques cathartiques par l'imagination dans la psychiatrie ou la psychopathologie contemporaines. La catharsis par l'expression pure et simple a été notamment décrite par le docteur Vinchon dans plusieurs ouvrages.

L'effet cathartique de la production esthétique est connu et utilisé. Rappelons enfin la technique du rêve éveillé de Robert Desoille souvent citée par M. Bachelard dans *L'Air et les Songes*. Le pouvoir cathartique de certaines images n'est guère discuté, mais on peut essayer d'aller plus loin et se demander ce que signifient ces images. À ce moment on arrive à une perspective psychanalytique : l'interprétation. Mais l'expérience montre que la catharsis peut exister sans l'interprétation, et que d'autre part l'interprétation, quand elle existe, reste souvent hasardeuse.

Avec les enfants et des adolescents on utilise beaucoup la fonction cathartique de l'expression par la peinture, le modelage, le théâtre, le psychodrame de Moreno pour lequel la spontanéité est essentielle.

De tels faits semblent justifier la théorie de Bachelard sur l'imagination, et notamment son idée que la fonction de l'irréel est aussi importante que la fonction du réel. Pour Sartre aussi en définitive, l'imagination a beaucoup d'importance. Mais la différence essentielle, c'est qu'alors que Sartre a insisté systématiquement sur l'aspect négatif, «néantisant», de l'imagination, c'est son aspect positif que Bachelard retient.

Il a écrit dans *L'eau et les rêves* (p. 6) : « On rêve avant de contempler ». Et il n'a jamais critiqué l'interprétation que j'avais donnée de ce texte dans mon ouvrage sur *L'Angoisse* : « Au commencement était le rêve, ou le mythe. C'est en imaginant que l'homme s'éveille à la pensée et s'essaie à la connaissance. Et c'est par une lente évolution et tout au long d'une patiente différenciation, qu'il conquiert le réel sur le rêve et substitue l'expérience au mythe. Dans nos souvenirs d'enfance, réalité, imagination se mêlent, si bien que les plus vifs d'entre eux, même ceux que nous revoyons comme de véritables tableaux, correspondent rarement à une scène vécue. Cette image-objet, le sommeil nous la rend en partie dans le rêve. Et il suffit d'ailleurs que les fonctions supérieures de l'esprit disparaissent pour que l'indifférenciation primitive s'installe » (...) « Faut-il même chercher si loin ? (...). Défigurée par notre passion, bouleversée par notre terreur, souriant de notre joie, la figure du réel n'est jamais tout à fait libérée de nos songes (...). Grâce à cette table multiple des valeurs, (...) la poésie est possible » (*L'Angoisse*, p. 51-52).

En définitive, on pourrait dire, prenant la contrepartie de cette affirmation de Sartre, qu'imaginer, c'est nier une existence d'un certain point de vue : « imaginer,

c'est affirmer une existence d'un certain point de vue » (L'Angoisse, p. 49). Ce qui fait la divergence de ces positions théoriques, c'est en définitive cette question du point de vue.

J'ai attiré votre attention sur le fait que Sartre précise (dans *L'Imaginaire*) qu'il n'admet pas l'existence de l'inconscient. Pour lui, tout doit s'expliquer par la conscience. Dans *L'être et le néant*, il expliquera l'inconscient comme une mauvaise foi, c'est-à-dire comme un refus de la conscience de s'accepter elle-même, d'aller jusqu'au bout de sa visée. Voilà peut-être la différence essentielle entre une position comme celle de Bachelard, et le point de vue de Sartre à propos de l'imagination. En ce qui concerne l'inconscient (et sans aller jusqu'au bout d'une discussion qui devrait être longue), je ne pense pas du tout que ce soit être fidèle à l'enseignement de l'expérience, que nier l'existence de niveaux de conscience. Nous en avons l'expérience, par exemple dans les états hypnagogiques, dans le rêve même dont Sartre a beaucoup de peine à expliquer comment il peut être à la fois vécu comme une réalité et cependant ne pas correspondre du tout à la conscience proprement dite. En ce qui concerne la manière dont un sujet peut vivre l'inconscience, je pense que l'inconscient peut être compris par l'observation d'autrui. Car il est évident que pour le psychologue la conscience que chacun a de soi, est l'expérience princeps sur laquelle se fonde la psychologie. Mais nous ne pouvons pas séparer notre existence de celle d'autrui. Et la manière dont autrui réagit, nous renseigne beaucoup sur ce qu'est notre vie personnelle. Il y a des phénomènes psychiques dont nous prenons conscience, même lorsqu'ils existent pour nous, en les voyant chez les autres. Si toute conscience est conscience de soi, on peut dire que la conscience de soi n'est vraiment complète que dans la communication avec autrui. L'homme est un animal social. Par conséquent, un être qui ne parlerait jamais à personne, ne pourrait pas être un être humain. Et bien souvent c'est l'observation d'autrui qui nous rend sensibles d'abord à ce que nous appelons l'inconscient par un type de comportement dont on ne voit pas très bien comment on pourrait l'expliquer, si on n'admettait pas l'inconscient.

Si nous revenons alors à M. Bachelard, on peut dire que chez lui, sa position est telle que, sans en appeler constamment à l'inconscient, il l'accepte sans aucune hésitation. Par exemple, dans *La terre et les rêveries du repos*, il parle (p. 14) du négativisme de la méthode philosophique et il dit qu'en adoptant une méthode, le philosophe rejette les autres : « En s'instruisant sur un type d'expérience, le philosophe se rend inerte pour d'autres types d'expériences. Parfois des esprits très lucides s'enferment ainsi dans leur lucidité et nient les multiples lueurs formées dans des zones psychiques plus ténébreuses. Ainsi, sur le problème qui nous occupe (celui de la terre et des rêveries du repos) on sent bien qu'une théorie de la connaissance du réel, qui se désintéresse des valeurs oniriques, se sèvre de certains intérêts qui poussent à la connaissance ».

Dans le même livre, à propos de la maison onirique, Bachelard parle de Jung et des archétypes. Il évoque très volontiers les théories jungiennes, de même qu'il ne

se borne, ainsi que la technique du Rêve éveillé de Robert Desoille, qui d'ailleurs à l'époque évoquait lui-même volontiers Jung.

Dans son dernier livre *La flamme d'une chandelle*, Bachelard reprend des thèmes auxquels il est resté toujours fidèle. Il écrit (p. 3) : « La flamme nous appelle à voir en première fois : nous en avons mille souvenirs, nous en rêvons tout à la personnalité d'une très vieille mémoire et cependant nous en rêvons comme tout le monde (...) devant la flamme le rêveur vit dans un passé qui n'est plus uniquement le sien, dans le passé des premiers feux du monde ». On peut voir là un style jungien, l'appel à l'archétype. Bachelard écrit également (p. 15) : « ... l'imagination est une flamme, la flamme du psychisme... ». L'image même de la flamme, de la bougie, qui nécessairement suppose quelque chose qui l'alimente, est elle-même instructive en ce sens que si la flamme en quelque sorte est un point privilégié de la conscience, il y a d'autres régions dans lesquelles cette flamme trouve son aliment et que l'on peut essayer d'explorer.

Bachelard écrit (p. 6) qu'on lui reprochera peut-être de mettre des rêveries sous le signe de la chandelle à une époque où il n'y en a plus : « À cette objection, la réponse est facile : les rêves et les rêveries ne se modernisent pas aussi vite que nos actions. Nos rêveries sont de véritables habitudes psychiques fortement enracinées... Les rêveries de la petite lumière nous ramèneront au réduit de la familiarité. Il semble qu'il y ait en nous des coins sombres qui ne tolèrent qu'une lumière vacillante ».

Je n'insiste pas sur ces citations. Vous en trouveriez d'innombrables, qui supposent une théorie de l'inconscient. Néanmoins il ne faut pas confondre sa position avec celle de la psychanalyse. Voici ce que M. Bachelard reproche au psychanalyste (dans *La flamme d'une chandelle*, p. 11). « Pour lui, l'image est double, elle signifie toujours autre chose qu'elle-même ». En effet ce qui intéresse le psychanalyste c'est de chercher ce que signifie l'image ; au-delà de l'image il cherche autre chose. Au contraire M. Bachelard voudrait rester attaché à la valeur que peut avoir l'image par elle-même. Il reproche aussi à la psychanalyse de toujours expliquer la fleur par l'engrais, c'est-à-dire de toujours revenir à des explications par le bas. C'est pour cela que si sa philosophie reconnaît des valeurs qui lui sont communes avec la psychanalyse, notamment l'inconscient, si elle reste une philosophie, dans une certaine mesure, de la psychanalyse, c'est une philosophie qui a touché plus les poètes, les artistes, les penseurs, les philosophes, et même le public en général, que les psychanalystes eux-mêmes qui n'ont pas trouvé dans la théorie de Bachelard une systématisation de leur doctrine. C'est en somme une reconnaissance de certaines perspectives de la psychanalyse. Et c'est là où il y a une différence entre Bachelard et Sartre.

Sartre voudrait ramener la psychanalyse à ce qu'il appelle une psychanalyse existentielle, c'est-à-dire qu'il reste toujours au niveau de la conscience, alors que Bachelard est orienté vers les perspectives de l'inconscient et admet qu'il y a là une

zone obscure dans laquelle se trouvent les véritables sources de la connaissance, divergeant tantôt vers la poésie, tantôt vers la science proprement dite. L'audience que M. Bachelard a trouvée près des artistes et des poètes indique que l'artiste créateur se retrouve dans la description que donne le philosophe du processus de l'imagination. Alors que, si belle soit la part faite par Sartre à l'imagination, cette espèce de méfiance, de discrédit qu'il exprime, provoque chez le créateur une réserve : il n'y trouve pas l'explication de sa propre position.